



LA COURSE DE CHARIOTS SCENE DE "BEN-HUR".



"WHERE THE TRAIL DIVIDES", AU CRESCENT.

LES THEATRES AMERICAINS.

LE CRESCENT.

Le drame indien "Where the Trail Divides", de Robert Edeson, sera représenté au Théâtre Crescent pour une semaine, commençant aujourd'hui à la matinée de 2 heures. La scène se passe dans la région sauvage des deux Dakotas. Le héros de l'histoire est un jeune Indien "How Lander", qui a reçu une excellente éducation. Il est épris de sa sœur adoptive, fille d'une riche éleveuse de bestiaux. L'amour de l'Indien est partagé par la jeune fille, mais il y a beaucoup de difficultés, dues à l'animosité des blancs contre la race des Peaux-rouges. Mais les amoureux finissent par triompher de tous les obstacles, et ils se marient.

MM. Klint et Gozzolo, les imprésarios ont eu l'aide précieuse de l'auteur, M. Edeson, dans le choix des acteurs, et de la mise-en-scène. Parmi les acteurs de renom qui paraîtront dans la pièce, citons, MM. Earle S. Ross, George E. Cole, Archie Anderson, Edward Menlove, Horace V. Noble, Charles Phipps; Mlles Ray Brown, Teresa Lorraine et Edith May Hamilton.

LE TULANE

"Broadway Jones," de George M. Cohan, la pièce à grand succès pendant plusieurs semaines, à New York et à Chicago, tiendra la scène au Théâtre Tulane, pour toute la semaine, commençant ce soir. Le héros de cette comédie porte le surnom de "Broadway" Jones, pour avoir été un des assidus viveurs de cette voie si connue du monde élégant de New York. Il a follement dissipé une grande fortune, et se trouve un jour complètement ruiné, et terriblement endetté. Désespéré de sa condition pénible il consent à épouser une héritière, d'un âge mûr, qui aurait pu être sa mère; mais avant la consommation de son sacrifice, Jones hérite d'un vieil oncle qui lui lègue une fabrique de gomme à mâcher. Pour comble de bonheur, le "Trust" lui offre une somme fabuleuse pour sa fabrique. C'est à ce moment que paraît la jeune fille, l'héroïne de la pièce. Elle le persuade de refu-

ser l'offre de "Trust", et il part pour Jonesville, prend charge de son héritage, et fait rapidement fortune. La distribution des rôles comprend: Thomas V. Emory, Curtis Benton, George B. Miller, Maurice M. Fisher, Mme Charles Willard, Mlle Olive Artell, Mlle Grace Morrissey, et Mlle Indie Whiteside. Le magnifique spectacle de cinéma "Ben Hur", qui a fait de tour du monde, et qui a été admiré partout, est de retour en Amérique, et sera présenté au Théâtre Tulane, pendant la semaine commençant lundi, 29 décembre. Il y aura des matinées mercredi, jeudi (premier de l'an) et samedi. Prix: 50c, 75c, \$1, \$1.50 et \$2. Billets en vente à partir de mercredi, 21 décembre.

L'ORPHEUM

Le numéro le plus intéressant sur la scène de l'Orpheum, pendant la semaine commençant lundi, à la matinée, sera la célèbre "Saharet", une danseuse qui a eu une vogue énorme en Australie et sur le Continent. Elle a sa manière particulière, — son genre à elle seule — de répondre aux applaudissements des spectateurs. Au lieu de sauter de la tête, Mlle "Saharet" vous lance avec grâce et un chic épanté des gentils remerciements en levant et abaissant une jambe; comme pour faire comprendre que cela est la vraie manière pour une danseuse, de reconnaître l'hommage fait à son talent. Au Programme: Les vieux militaires violonistes du Colonel Pattee, — les Blous et les Gris — de l'Epoque de la Guerre Civile; Will Rogers, le "Cowboy" de l'Oklahoma; les Jeunes Patineuses Bednoises, de Nick; Florence Lorraine et Edgar Dudley, dans une comédie en un acte; Handers et Milliss, les pianistes-danseurs d'Angleterre; Les Yosts, sculpteurs dans l'argile; et des vues cinématographiques spécialement choisies pour le Théâtre Orpheum.

Le vrai sage est celui qui ne méprise le bien sous aucune forme, et s'emploie résolument à

VERDI

"L'Echo de Paris": Son grand nom retentit partout en ce moment, à l'occasion du centenaire de sa naissance. Comment résister au désir d'en dire quelques mots ?

Sa musique me fut d'abord antipathique au plus haut point. La jeunesse est intransigeante, absolue dans ses jugements; et ma chaste muse, élevée dans le commerce de celle de Mozart, rougissait en présence de cette musique sans scrupules comme une vierge égarée dans un corps de garde. Verdi m'apparaissait comme une sorte d'antéchrist et je ne comprenais pas l'enthousiasme des admirateurs de "Nabucco" et d'Ernani, déjà passablement nombreux en France à cette époque.

Cet état d'esprit dura jusqu'au jour où la partition de "Rigoletto" me tomba dans les mains je ne sais comment. C'était une édition introuvable aujourd'hui, de format "à l'italienne", où la "clef d'ut" était employée. Je l'ouvris avec défiance et j'en goûtais médiocrement les beautés, quand j'arrivai au troisième acte; ce fut la révélation, le coup de foudre! "Rigoletto" était encore inconnu des Parisiens, et je rêvais d'organiser un concert pour leur faire entendre cet acte miraculeux.

Verdi offre un exemple unique au monde musical par l'ampleur de son évolution. La distance qui sépare la première manière de Beethoven de la troisième est peu de chose; auprès de celle qui sépare les premières œuvres de Verdi de ses dernières. Si l'on pouvait suivre pas à pas dans toutes ses œuvres les phases progressives de cette évolution, on ne pourrait croire que les deux extrêmes fussent dus à la même plume.

On a beaucoup dit qu'il avait été influencé par Richard Wagner. Impressionné serait plus juste. Il a senti que, sous la poussée du grand réformateur, le monde musical marchait, et il n'a pas voulu rester en arrière; mais il a marché dans sa voie; en enrichissant son style, en épurant ses formes, en cherchant de plus en plus l'accent de la vérité dramatique et lui donnant le pas sur l'exclusivisme de la mélodie, il n'a rien emprunté à personne; une si puissante nature trouve en elle-même de quoi suffire à tout.

"Rigoletto" et la "Traviata" montrent le plein épanouissement de la première manière; l'auteur semble, dans "Rigoletto" surtout, avoir atteint la plénitude de son talent et n'avoir plus rien à nous apprendre. Il avait déjà tant écrit, accumulé tant d'œuvres de valeur inégale! Cet homme, qui ne vivait que pour le théâtre, n'avait aucun goût pour le choix de ses livrets et souvent des pièces exécrables l'ont entraîné dans des fondrières où sa muse désorientée perdait toutes ses qualités. De ces deux œuvres maîtresses, l'une réussissait au premier coup, l'autre débutait par un insuccès, pour se relever et triompher ensuite. Nous parlons ici de l'Italie; à Paris, les frères Escudier, chargés des intérêts de Verdi, trop pressés d'y faire connaître "Rigoletto", en donnèrent au Théâtre-Italien des représentations insuffisantes, dont l'impression fut fâcheuse. L'ouvrage ne fut apprécié que lorsque la Frezzolini et le baryton Corsi lui prêtèrent l'appui de leurs talents. Il en fut de même de la "Traviata", qui n'eut tout son éclat que sous les auspices de Mme Adelina Patti.

Que dire du fameux "Trovatore"? Il fut, pendant des années, le plus grand succès théâtral du monde lyrique. Sa gloire s'effaçait peu à peu et c'est justice; car si l'on y trouve ça et là des

beautés, les violences de mauvais goût, les trivialités y tiennent une trop grande place.

Les premiers symptômes de l'évolution, invisibles encore pour le public, se montrèrent dans le "Ballo in maschera", œuvre inégale, où brillent des sommets éclairés par une lumière nouvelle et inattendue. Sur ces entrefaites, Verdi, qui avait écrit pour l'Opéra de Paris les "Vêpres siciliennes", d'assez triste mémoire, entreprit avec Camille du Locle la création de "Don Carlos". Ce fut à Paris, ignoré de tous, excepté de son collaborateur, qu'il écrivit entièrement cette œuvre; il s'était caché rue Vivienne, au fond d'une cour, dans un hôtel qui n'existait plus; il ne sortait que le soir pour ne pas être reconnu.

L'apparition de "Don Carlos" fut un événement. On ne reconnaissait plus Verdi; non seulement il avait acquis une ampleur une couleur qu'on ne lui connaissait pas, mais les défauts mêmes, car il y en a, n'étaient plus ceux d'autrefois. Quel beau caractère dans ce personnage de Philippe II. Quelle grandeur surhumaine dans le duo du Roi et de l'Inquisiteur! Quelle majesté, quel éclat dans le tableau de l'auto-da-fé! Les mélodies ont un tour nouveau, bien fait pour surprendre chez un auteur qui en avait tant écrit auparavant.

Comme le disait justement la "France musicale," un nouveau et magnifique Verdi s'élevait sur les ruines de l'ancien.

Cette nouveauté trouva de la résistance. Les italiens purs ne l'approuvaient pas; ils trouvaient cette musique trop savante et lui préféraient le "Trovatore". Les ennemis de la musique italienne ne désarmèrent pas, comme ils auraient dû le faire, devant cet artiste arrivé au sommet du succès, donnant le spectacle d'un effort inouï pour se succéder à lui-même, s'élevant pour découvrir de nouveaux horizons. J'entends encore la plus mélomane des princesses répondant à quelqu'un qui lui vantait la mélodie répandue dans "Don Carlos" par son auteur: "C'est possible, mais il a laissé l'harmonie au vestiaire!" Tel était le ton de la conversation sous le deuxième Empire. C'était injuste, car il n'y a pas que de la mélodie dans "Don Carlos", il y a de la musique, et certains accords donnent le frisson.

C'est vers cette époque, je crois que l'on donna aux Italiens une représentation extraordinaire pour y faire entendre "Inno della Nazione", écrite par Verdi pour une Exposition Universelle de Londres. Très désireux de l'entendre, je m'étais perché tout en haut dans une petite loge.

L'Empereur assistait à la représentation. Or, dans cet "Hymne des Nations", chacune était représentée par son chant national, et la France par la "Marseillaise", alors proscrite en France. On n'avait pas songé à ce détail!

A l'audition de la "Marseillaise", l'Empereur pâlit; ce que voyant, le public devint de glace, et pas un applaudissement ne salua la fin de la composition. Celle-ci était, à mon avis, fort belle; j'osai, moi tout seul, applaudir dans ce silence. Immédiatement, par un mouvement brusque et violent, l'Empereur braqua sa lorgnette sur l'imprudent; j'en fis autant, et nous restâmes ainsi quelque temps, moi bien décidé à ne pas me démasquer. L'Empereur s'obstinait à me voir. Enfin, Sa Majesté se fatigua de cette situation, et je me hâtai de quitter la loge et le théâtre, déringolant les escaliers de toute la vitesse de mes jambes.

Le "nouveau et magnifique Verdi" a trouvé son parfait équilibre dans "Aida", œuvre où tout est différent des œuvres précé-

dentes, la conception, le tour mélodique, la façon originale de dessiner les basses et de traiter l'harmonie, l'instrumentation. A ce propos, il est bon de remarquer combien la façon de traiter l'orchestre, chez Verdi, a toujours été habile et intéressante, en dépit du préjugé contraire. Quoi de plus ingénieux, à ce point de vue, que le duo entre Rigoletto et Sparafucile? Quoi de plus exquis que le premier prélude de la "Traviata"? Il y aurait toute une étude à faire sur ce sujet, étude rendue difficile par le peu d'occasions que l'on a de lire ces partitions, raisonnablement gardées, pour des raisons commerciales, par les éditeurs italiens, qui ne les communiquent qu'aux théâtres.

Verdi a encore perfectionné son style dans ses derniers opéras. "Otello" serait une œuvre merveilleuse si l'auteur n'avait faibli dans le duo d'amour qui termine le premier acte; il y a un âge où l'on ne peut plus chanter l'amour. Dans "Cai-staff", il a dépassé le but; il a voulu, tout en conservant sa manière, rivaliser avec les "Maîtres Chantreurs de Nuremberg", en donnant le pas à la parole sur le chant, en prenant le ton d'une "conversation" musicale; mais, soit que l'orchestre pêche par excès de glorification, soit que la volubilité italienne rende l'audition des mots trop pénible, ils s'échappent souvent à l'auditeur et l'obscurité se fait sur l'œuvre; je n'en ai joui pleinement qu'en suivant le texte sur le livret. C'est trop d'effort de compréhension pour le public, qui ne trouve pas dans la musique seule, comme dans celle du grand Saxon, un intérêt suffisant à tout. Il y a pourtant bien des perles dans cet érin, et la plus belle est l'ensemble final, d'un éclat éblouissant, écrit avec un art supérieur, et qu'on devrait faire entendre dans les concerts.

Les anciens ouvrages, "Trovatore", "Rigoletto", sont odieusement défigurés par les inventions abominables des chanteurs et des chefs d'orchestre. Dans "Aida" même, on introduit des mouvements hétéroclites qui gâtent cette belle œuvre. C'est pourtant en les exécutant dans leur pureté naïve que l'on a fait réussir ces ouvrages célèbres; mais les théâtres se croiraient déshonorés s'ils exécutaient les ouvrages tels que les auteurs les ont écrits.

Quel démenti splendide aux esthétiques et aux théoriciens! Gluck dérivait mal; il eût été incapable de construire les grandes architectures d'un Handel. Celui-ci en parlait avec mépris: "Mon cuisinier, disait-il, est plus musicien que lui!" Verdi a écrit des grossièretés — comme Shakespeare, — des platitudes lamentables; et, dans le recul du temps, tous deux apparaissent gigantesques. C'est qu'ils avaient ce don qui ne s'explique pas, qui ne s'analyse pas, ce qu'on ne saurait définir: le génie.

C. SAINT-SAENS.

UN TENOR CHANTE A SES PROPRES FUNERAILES

Un ténor de New-York, qui s'était fait une spécialité d'enregistrer dans le phonographe des airs de musique sacrée, a eu l'idée bizarre de demander par testament que, le jour de ses obsèques, un phonographe fit une dernière fois retentir les volutes de l'église de l'éclat de sa voix.

On accéda à ce désir, et les assistants purent entendre successivement les "Dies Irae", l'"Ave Maria" de Gounod et un "Requiem" chantés par le ténor sur le cercueil duquel on jetait l'eau bénite.

Sans doute, on n'est jamais mieux servi que par soi-même mais c'est peut-être la première fois qu'un ténor chante à ses propres obsèques.

LA RECETTE DU FRICHTI.

Savez-vous exactement ce que c'est que le frichti? Le colonel du 116e, à Vannes, l'explique dans un ordre du jour plein d'humour, où l'on retrouve un écho de la verve cordiale du regretté général Poilouë de Saint-Mars:

Le colonel indique aux recrues la manière de s'y prendre pour confectionner un frichti et un café à la grand'halle qui coupera la marche militaire du lendemain.

"Le frichti n'est autre chose qu'un ragout de pommes de terre aux oignons.

"Il faut donc que chacun ait sur soi quelques pommes de terre, et que, par escouade, le caporal ait du saindoux et un homme quelques oignons. Le sac vide sera muni d'un petit fagotin et, par-ci, par-là d'ustensiles de campement. Une demi-portion de viande cuite la veille sera emportée.

"Enfin, du sucre et du café par escouade, sans oublier le moulin. Une fois arrivé au lieu de grand'halle chacun se débrouille et l'ordre ne doit pas nuire à la rapidité.

"Les pommes de terre, vite épluchées, sont coupées en tranches très minces, puis jetées dans le plat de campement où surseut la graisse qui rissole. Pendant ce temps, les corvées sont allées chercher de l'eau pour la confection du café.

"Les escouades rivalisent d'activité et c'est à celle qui sera prête la première. Quel que soit le temps, il faut que le bois flambe, que les visages s'allument et que, dans les yeux, brille cette saine joie de contentement de soi-même. Une fois le repas pris, les commandants de compagnie offriront un verre de vin, si le bon le permet, afin de rompre la faim du château "La Pompe".

"Et, lestés, tous vous viendrez à la caserne, gais et contents, le cœur à l'aise, comme des Bretons de Gascogne."

AUTOGRAFES CHERS.

Les journaux Indoniens relatent la vente hier, à la salle Soltheby, de deux autographes qui ont atteint de hauts prix.



THOMAS W. EMORY, DANS LE ROLE DE "BROADWAY JONES", SEMAINE DE NOEL.



LA FAMILLE DE DANSEURS AUSTRALIEN ET DU CONTINENT A L'ORPHEUM LUNDI.